

*poésie*

# La femme cent couleurs

Lorrie Jean-Louis

## **LA FEMME CENT COULEURS**



**Lorrie Jean-Louis**

**LA FEMME CENT COULEURS**

MÉMOIRE D'ENCRIER



*Je dédie ce livre à toutes les femmes  
qui ont porté mes mères et mes pères  
ainsi qu'aux femmes et aux filles de ma vie.*

*Ma mère, Léandre*

*Ma sœur, Farah*

*Mes nièces Aby et Clari*

*Et ma fille, Romy*



## PROLOGUE

*Pour dire le feu sans brûler, j'écris des poèmes.*

Pour moi la poésie c'est la beauté qui n'a pas de visage. Quand j'étais enfant, mon père disait toujours : « Il n'y a pas de poésie ici. » C'est le chemin que j'ai pris malgré moi pour en venir à la poésie ; à chercher l'absente qui fait toute la différence. Mon père disait toujours ça sur un ton totalement sérieux. Si sérieux qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit de lui demander ce que c'était. Il a fallu que je comprenne par moi-même. La poésie s'est vite faite synonyme d'urgente nécessité. Ce n'est que bien plus tard que j'ai su qu'on pouvait essayer de la coucher dans un livre. C'est d'abord un état. La poésie est résistance.

Dans *Tar Baby* de Toni Morrison, il y a une femme au début du roman qui va acheter des œufs. Elle porte une robe jaune canari et des sandales multicolores. Elle prend trois œufs dans la boîte de douze. C'est ce dont elle a



besoin. La narratrice la décrit comme « cette mère-sœur-elle qui a des yeux trop beaux pour avoir des cils ». Elle est l'amie de la *femme cent couleurs*, totalement libre.

Être une femme est un programme à réviser constamment. Je dirais que la femme que je suis peut paraître distraite, voire dissipée, mais la violence que je traque est dans les interstices. C'est la triste répétition des jours et des paroles creuses que je trouve distrayante. Maintenant, être une femme et être noire est un programme au moins deux fois plus chargé parce qu'il faut veiller constamment à ne pas se faire voler sa tendresse.

Je n'aime pas l'expression « les gens de couleurs ». Moi qui aime tant les couleurs, je pense que l'expression est faussement bucolique, car il ne s'agit en fait que du Noir ou presque. Pour moi, elle devrait signifier que chaque jour je puisse décider de ma couleur : vert, rouge, marron... C'est une façon détournée de nommer la race. *La femme cent couleurs* est venue m'habiter et il était clair que c'était tout. CENT ou rien, SANS. Si on ne me les donne pas toutes, je n'en veux aucune.

J'examinais l'insulte rendue célèbre par le poème de Michèle Lalonde, *Speak White*, et je me suis surprise à vouloir comprendre pourquoi, de toutes les insultes que j'ai reçues, pourquoi celle-là, je ne la recevrai pas. Je l'ai d'abord traduite : parle blanc. Or, quand une personne en insulte une autre en lui disant : « *Speak white* », l'autre ne peut qu'être blanc, sinon c'est peine perdue. Si je parle *white*, ça ne veut rien dire parce que je suis Noire. La différence entre l'anglais et le français est effacée. Que je parle français ou anglais, je parlerai la langue du maître. Il n'en tient qu'à moi de transformer cette langue.

Je n'ose pas me dire à moi-même que je suis une auteure. Je ne peux rien exiger de cette voix qui prend corps. Il m'a fallu m'ancrer dans ma douleur, ne pas la fuir, ne pas la craindre et même l'aimer avec assurance. *La femme cent couleurs* est venue et elle m'a demandé de l'écouter.

Lorrie Jean-Louis

